

Assis entre deux chaises

Francis Leclerc

Les cinémas nationaux face à la mondialisation — 2^e partie

Number 122, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5108ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leclerc, F. (2005). Assis entre deux chaises. *24 images*, (122), 18–18.

Assis entre deux chaises

par Francis Leclerc



Au Québec comme ailleurs, le cinéma coûte cher. Au lieu de me satisfaire d'une toile et d'un pinceau, il a fallu que je m'intéresse au cinéma. À dix-huit ans, je croyais que faire du cinéma n'était pas rémunéré. Pour moi, être réalisateur était un passe-temps, une passion, quelque chose qui ne se compte pas avec des sous. Quand j'ai su qu'on pouvait être payé pour faire un film, je n'en suis pas revenu. J'étais naïf il faut bien le dire.


Voilà une bonne douzaine d'années que je fais des films : une trentaine de courts métrages, un peu de télévision et de vidéo-clips par-ci par-là pour gagner ma vie et ajoutez à cela deux longs métrages. Voilà pour le résumé de la feuille de route. Quand je m'y attarde, les seuls vrais compromis que j'ai pu faire étaient d'ordre monétaire. Dès le départ, à l'écriture, sachant que je veux éventuellement réaliser un film au bout du compte, je m'arrange pour ne pas coucher sur le papier des scènes coûteuses ou des idées trop exigeantes techniquement. J'explore alors des possibilités demandant plus d'imagination et je passe mon temps à me creuser la tête pour trouver des idées innovatrices à partir de peu de chose. Tout cela est très créatif. En somme, je sais que je fais mes films au Québec et c'est très bien ainsi.

Nous pouvons dire sans aucune gêne que nous avons une cinématographie plutôt riche mais faite à bas prix. D'après le système hollywoodien, on crée des vedettes, on déroule des tapis rouges, on exploite des machines promotionnelles, des festivals qui rêvent de supplanter un jour celui de Toronto... C'est vrai, nous avons notre propre industrie. Dix millions de dollars en tout en subventions pour *Nouvelle-France* et *Ma vie en cinémascope*? Du point de vue d'un Québécois, voilà une montagne d'argent. Du point de vue d'un Américain, ce n'est rien. N'empêche qu'avec ces dix millions, on aurait pu faire ici au Québec quatre, peut-être même cinq longs métrages à petit budget dans une année qui en contenait déjà trente. Mais à quoi bon faire des films si personne ne va les voir? Cette année, seulement dix films ont été mis en avant, promus, encouragés par nos distributeurs et exploitants de salles, et ce, à différents degrés. Une cinématographie en santé se distingue-t-elle par sa quantité ou par sa qualité? À entendre certains dirigeants, la qualité se vérifie seulement d'après des statistiques. Dommage.

En règle générale, même un film qui a du succès au Québec n'arrive jamais à couvrir ses frais. Le cinéma québécois rapporte-t-il vraiment? J'en doute fort. En tout cas s'il rapporte, ce n'est pas aux créateurs. J'avais tout de même un peu raison à dix-huit ans.

Je n'ai rien contre les grosses productions québécoises, souvent coproduites avec d'autres pays pour gonfler le budget. Je n'ai rien non plus contre les idées commerciales cachées derrière les prénoms Maurice, Aurore, Séraphin et Alys. Pour nous, cinéastes à notre premier ou deuxième film, toutes ces productions agissent comme des locomotives. Ils suscitent l'intérêt du public qui, par la suite, devient (parfois) curieux de découvrir des films comme *Mémoires affectives*. Ça, je l'ai compris il n'y a pas si longtemps. Le danger, c'est de ne vouloir produire au Québec que des locomotives. Beaucoup de puissance sur les rails... et beaucoup de pollution aussi. Les wagons qui suivent risquent de se perdre dans la boucane. Rajoutez à cela un nombre croissant de cinéastes et de premières œuvres. Tout le monde cherche le chef-d'œuvre qui ne coûte rien. À force de faire des films en vidéo gonflés en 35 mm, notre cinématographie s'amenuise en qualité technique et les coups de génie sont aussi rares qu'un film d'auteur québécois chez Blockbuster.

C'est entendu, la France ou les États-Unis ont une plus grosse population, donc forcément plus de cinéphiles. Les films de Spike Jones, de Michel Gondry, de Patrice Leconte ou de François Ozon finissent par rejoindre pas mal de monde sans qu'ils ne deviennent pour autant des succès au box-office. Tant qu'un film rapporte un peu d'argent, il reste à l'affiche. C'est bien triste à dire mais le cinéma, au-delà d'une forme d'art, a toujours été perçu d'abord et avant tout comme une grosse machine à faire de l'argent.

Et moi je suis là, satisfait de mon sort, pris entre Bruce Willis et Denys Arcand, avec mes films sans cascades et sans baby-boomers. 



Photos du haut : Roy Dupuis, Francis Leclerc et Rosa Zacharie. *Mémoires affectives* (2004).